



Samia Essabaa, professeure d'anglais au lycée professionnel Théodore-Monod de Noisy-le-Sec, écoute le discours d'une de ses anciennes élèves devant le lac de cendres, à Auschwitz, le 4 février.

AXELLE DE RUSSÉ

Le défi de parler aux jeunes générations

Alors que s'éteignent les derniers témoins de la Shoah et que progressent les populismes, le rôle éducatif des sites mémoriels est crucial

Aujourd'hui, ce sont les extrémismes identitaires, au pluriel, qui sont l'ennemi. Le djihadisme, les populismes prennent nos démocraties en tenailles. A partir de cette constatation, que fait-on, si ce n'est avant tout éduquer ? Président-fondateur du site mémoriel du camp des Milles, dans les Bouches-du-Rhône, lieu d'internement et de déportation durant la seconde guerre mondiale, Alain Chouraqui n'a qu'un credo : « La connaissance des mécanismes du passé est le principal rempart aux dérives autoritaires et aux discriminations qui mènent aux violences de masse. »

Chaque année, 60 000 adolescents visitent l'imposant site provençal d'où sont partis plus de 2 000 déportés et participent à des ateliers pédagogiques. « La fréquentation des jeunes augmente de 30 % par an sur les trois dernières années. Le contexte politique au sens large, le bouche-à-oreille et le développement de partenariats avec des rectorats ou des collectivités qui financent les voyages expliquent cette hausse », précise-t-il.

Eduquer, oui, mais comment ? Et comment allier mémoire et actualité sans se départir d'une approche scientifique ? Intéresser des jeunes générations à une histoire qui n'a touché directement ni leurs parents ni même, désormais, leurs grands-parents ? Ces questions se posent dans tous les lieux mémoriels et nourrissent les débats au sein du réseau de 28 sites réunis autour de la chaire Unesco « Education à la citoyenneté, sciences de l'homme et convergence des mémoires », un pôle de recherches attaché à l'université d'Aix-Marseille et piloté par Alain Chouraqui.

« Il y a beaucoup de tentatives pédagogiques différentes, mais toutes confirment une chose : l'énorme impact de l'authenticité d'un site sur les visiteurs. En étant confronté à un espace réel, on s'approche au plus près de l'irréfutable », pose d'emblée Piotr Cywinski, directeur du Musée du camp d'Auschwitz. Chaque année, le site polonais est arpenté par deux millions de person-

nes, dont plus de la moitié sont des scolaires venus du monde entier. Comme les autres responsables de sites mémoriels, l'historien mesure la portée du temps : « Dans la dernière décennie, les groupes viennent de moins en moins souvent accompagnés de survivants des camps, ce qui est une évolution capitale. » « Il faut que nous réfléchissions avec les autres responsables des sites de mémoire à la place de la Shoah dans le cursus scolaire, poursuit-il. Elle a été un peu trop facilement rangée dans les livres d'histoire, et il y a un besoin de la replacer dans un schéma moral, éthique et civique. » A Auschwitz, un nouveau bâtiment consacré aux activités pédagogiques ouvrira en mars 2020. Parallèlement, le musée poursuit une politique « à destination de tous ceux qui ne peuvent se rendre jusqu'à lui », comme la définit Piotr Cywinski, en proposant des enseignements numériques sur Internet, en éditant le mensuel *Memoria*, téléchargé par 20 000 personnes chaque mois, ou en organisant des expositions itinérantes, comme celle qui se tient à Madrid jusqu'en juin.

« Des chemins communs de citoyenneté »

Pour Marzia Luppi, directrice de la Fondation du camp de Fossoli, situé en Emilie-Romagne d'où sont partis plusieurs milliers de déportés vers l'Allemagne, « trouver de nouvelles méthodes, arpenter les thèmes d'aujourd'hui pour impliquer ceux qui ne nous cherchent pas est une voie difficile, surtout si elle est menée dans l'isolement ». Sur ce site italien, 80 % des 30 000 visiteurs annuels sont des lycéens et des étudiants. Marzia Luppi considère le réseau lancé par le camp des Milles comme « une aide importante pour comparer et enrichir sa propre proposition culturelle pédagogique ». Mais elle y perçoit l'objectif plus crucial de « développer des chemins communs de citoyenneté et de cohabitation en dépassant les frontières nationales, et contrer efficacement les menaces des idéologies extrêmes ». Montée des mouvements néofascistes, rejet des migrants, l'Italie vit, comme beaucoup de pays d'Europe,

des crispations identitaires. « Les discours publics des politiciens et des médias n'aident pas à comprendre les phénomènes à l'œuvre. Tout cela génère une radicalisation et une fermeture de la société », analyse Marzia Luppi, pour qui la priorité vis-à-vis des jeunes générations est « d'en faire des observateurs critiques de leur présent et responsables de leurs choix ».

« Nous sommes déjà très loin du cours magistral, mais nous devons continuer à nous interroger, à faire évoluer la pédagogie pour mieux toucher ces générations, concède Jean-Louis Kérignard, responsable des formations de référents au camp des Milles. Sur les réseaux sociaux par exemple, il faut pouvoir être présent avec notre voix. Sans se dévoyer ni se laisser noyer. » Pour projeter son message au plus près du terrain, le camp des Milles tisse également un réseau de référents dans des structures diverses. Corps constitués, compagnies de théâtres, centres sociaux... « Ils sont formés et outillés par nous, puis suivis pour construire une action dans la durée contre le racisme, l'antisémitisme. Ils nous soumettent des projets qu'on labellise et finance », précise Alain Chouraqui.

Basée à Toulouse dans le quartier du Mirail, Ilham Grefi est l'une de ses référents. Responsable de l'association Jeunesse Action Loisirs, cette ex-enseignante de 35 ans intervient au sein du collège Bellefontaine, établissement qui a vu passer Mohamed Merah, qui a tué, en 2012, sept personnes, dont trois élèves d'une école juive. « L'antisémitisme n'est pas une généralité dans ces quartiers, mais, après ces attentats, nous avons beaucoup de soucis entre les pro et les anti-Merah, explique Ilham Grefi. Depuis trois ans, j'amène ces enfants, pour qui la Shoah, les génocides sont des notions un peu fictives, au camp des Milles. Ils sont émus aux larmes et, au retour, racontent ce qu'ils ont vu au quartier. Grâce à ce travail, nous arrivons à faire comprendre que les Mohamed Merah ou les Amedy Coulibaly sont des monstres. » ■

GILLES ROF

que l'appel du sultan du Maroc, le futur roi Mohammed V, qui s'était opposé aux mesures antijuives décidées par le gouvernement de Vichy. « Après ce genre de voyage sur leurs terres d'origine, les élèves changent parce qu'ils deviennent fiers de leur histoire. Certains m'ont apporté les carnets militaires de leurs grands-parents », poursuit l'enseignante. Autre effet bénéfique : ces déplacements créent des relations de confiance, améliorent la compréhension entre élèves et enseignants.

Des graines semées dans les esprits

Quelques mères d'élèves ont pris part au voyage lors du déplacement à Auschwitz. Dans la queue pour l'enregistrement du vol Roissy-Cracovie affrété par la Fondation pour la mémoire de la Shoah, à 5 heures du matin, Karma Boukhalfa, voilée, se demandait « ce qu'elle faisait là ». C'est pourtant elle qui, ayant entendu parler du voyage par sa fille, a contacté la professeure pour savoir si elle pourrait y participer. Arrivée en France en 2006, cette assistante maternelle née en Algérie n'avait jamais entendu parler de la déportation des juifs, des camps d'extermination. En Algérie, les cours d'histoire font l'impasse sur cette période. Et les livres sur le sujet ne sont que depuis peu traduits en arabe grâce au Projet Aladin, organisation internationale basée à Paris.

Après le voyage, Karma Boukhalfa « ne parlait que de ça ». Etre allée sur place l'a bouleversée. Elle transmet le message à ses autres enfants, encore en primaire, en les installant devant la télé pour qu'ils voient une émission sur la déportation des juifs programmée par Arte. « Je veux transmettre à mes enfants que chacun a le droit de vivre comme il veut », explique-t-elle.

La professeure éclaire ainsi les élèves, certains des parents et une partie du corps enseignant. Ces graines semées dans les esprits essaient. En ce début mai, quatre mois après leur visite dans ce camp de concentration et d'extermination, Shanel, Nerlande et Korja aimeraient retourner à Auschwitz avec des proches, sœurs, cousines, copines, « pour qu'elles prennent conscience de ce qui s'est passé », « parce qu'aujourd'hui, il y a encore des génocides ».

De fait, racisme et xénophobie semblent quasi inexistantes au lycée Théodore-Monod de Noisy-le-Sec, où l'agressivité des garçons envers les filles préoccupe bien davantage le corps enseignant. ■

ANNIE KAHN

« L'urgence n'est pas le passé, mais bien le présent et l'avenir »

Pour l'historien Benoit Falaize, la lutte active contre les stéréotypes raciaux et antisémites, en déconstruisant la question des identités dès l'école primaire, est une priorité

TRIBUNE

Après les appels ardents au « devoir de mémoire » des années 1980-1990, des réflexions pédagogiques sont venues alerter, à l'orée du millénaire, sur la difficulté à éduquer les adolescents par des références appuyées aux récits de massacres de masse, en espérant provoquer chez eux une « sidération de la mort ». Dire « Plus jamais ça ! » permet-il d'empêcher le pire d'advenir ? L'école sait les limites de cette pédagogie incantatoire. Les dernières années ont vu l'historiographie la plus pointue irriguer les ouvrages scolaires et les formations des enseignants. Bien sûr, il faut connaître l'histoire et avoir compris les mécanismes qui mènent à la tragédie. Bien sûr, le passé nécessite le souvenir et sa transmission. Pour autant, cela permet-il aux jeunes générations de s'inscrire dans une prise de conscience qui, au moment de prendre des décisions, et de résister, leur indiquera le chemin du refus de la barbarie ?

La question se pose à l'école, qui n'est pourtant pas en reste. La question des extrémismes est au cœur des programmes d'histoire, tant dans le primaire que dans le secondaire, et est également abordée en classe par la littérature, la philosophie, l'éducation morale et civique, parfois par l'histoire des arts et les multiples projets et réalisations d'élèves au sein du Concours national de la Résistance et de la Déportation, créé en 1961. L'héritage de haines et de guerres que nous a légué le XX^e siècle et les extrémismes qui font l'actualité quotidienne du XXI^e ne nous donnent pas pour autant la clé, en matière d'éducation, pour savoir ce qu'il

faut faire afin d'éviter ces drames. Deux préables s'imposent dès lors.

Le premier est lié à l'enseignement d'histoire proprement dit. Même s'il ne peut être à lui seul le garant de la prévention des crimes à venir, il est au cœur de la transmission. Pour cela, introduire la complexité des périodes qui précèdent les tragédies, pour dire le terreau social d'où elles proviennent et réfléchir aux différents points de vue constitue la pratique ordinaire des professeurs d'histoire. Il faut aussi permettre d'aller sur les lieux mêmes (les camps, les lieux de mémoire). A condition, d'une part, d'avoir préparé le voyage en amont, afin que celui-ci ne tourne pas au « tourisme » de mémoire, et, d'autre part, de prévoir un aval pédagogique pour recueillir les paroles et les émotions des élèves, les réflexions historiques que ces visites inspirent, avec l'objectif de produire un travail d'explication et de prise de conscience. L'urgence n'est pas le passé, mais bien le présent et l'avenir.

Développement de l'empathie

Le second préalable relève de toutes les disciplines et de tous les enseignants. Une évidence d'abord : il faut que chaque adulte chargé d'élèves puisse incarner avec conscience les valeurs qu'il prétend enseigner. Plus largement, l'attention à chacun des élèves, avec patience et un respect profond, est déterminante. C'est aussi à cette condition d'exemplarité professorale que le développement de l'empathie peut être source de valorisation des aptitudes à relever ce qui appartient aux discours de haine ou de compréhension attentive de l'autre. C'est conduire une pédagogie tournée résolument

vers la compréhension de l'autre, de ses émotions, de ses opinions, du sentiment de justice et d'injustice présent chez chacun des élèves.

Et c'est bien là l'enjeu : définir, en classe, une pédagogie de l'anticipation, qui permette de travailler sur les signes premiers qui peuvent déboucher sur la haine extrême. Or Albert Einstein l'a dit : « Il est plus difficile de désagréger un préjugé qu'un atome. » Placer la lutte active et quotidienne contre les stéréotypes raciaux et antisémites doit être une priorité pour tout acteur de l'éducation, comme apprendre à déconstruire la question des identités avec les élèves, avant qu'elles ne deviennent meurtrières, pour paraphraser l'académicien Amin Maalouf.

Les programmes d'enseignement moral et civique obligent à inverser la logique pédagogique. Ils ne proposent pas aux élèves de recevoir un enseignement descendant, disant la morale et le mal à proscrire, du type « la violence c'est mal, le racisme c'est mal ! », dont on sait le peu d'efficacité depuis plus de vingt ans. Il s'agit plutôt d'éprouver ce que peuvent être les logiques d'exclusion et de rejet, préludes, dans l'histoire, aux extrémismes les plus dramatiques. Avec cette question d'engagement : « Dans une situation pareille, que ferais-tu ? » Car derrière l'engagement démocratique se joue celle de la responsabilité individuelle et collective que sanctionnerait ce constat tardif : « Nous n'avons pas été assez vigilants. »

L'enseignement doit pouvoir veiller à ce que la conscience morale et civique se construise par la perception éprouvée de ce qui est juste ou non, dès le primaire. Si le travail n'est pas fait le plus tôt possible, alors on s'engage à ne pas pouvoir rattraper des stéréotypes et des préjugés déjà très ancrés à l'âge de 12-13 ans. Cette politique éducative, d'une urgente nécessité, est sans ajournement possible. Elle est la garante de ce que nous voulons pour nos enfants, afin, aussi, de leur épargner l'expérience du pire. ■

Benoit Falaize est inspecteur général de l'éducation nationale et chercheur correspondant au Centre d'histoire de Sciences Po.

« Albert Einstein l'a dit : "Il est plus difficile de désagréger un préjugé qu'un atome" »